

TNS

Après Jean-Luc Godard Je me laisse envahir par le Vietnam

RE-CRÉATION AU TNS | COPRODUCTION

Texte et mise en scène

Eddy D'aranjo*

Avec

Majda Abdelmalek

Nans Merieux

Volodia Piotrovitch d'Orlik

Bertrand de Roffignac

Léa Sery

Dates

Du mardi 22 février au mardi 2 mars 2022

Horaires

Tous les jours à 20 h
sauf samedi 26 à 16 h

Salle

Koltès

*Metteur en scène associé au TNS

Tournée 21-22

Aubervilliers | La Commune - Centre Dramatique Nationale | Du 10 au 20 mars 2022

Paris | Théâtre de la Cité Internationale | Du 4 au 19 avril 2022

Saison 21-22
Dossier de presse

© Willy Vainqueur

Contacts

TNS | Margaux Dulongcourty
03 88 24 88 40 | 07 85 74 42 10 | presse@tns.fr | m.dulongcourty@tns.fr

Paris | Anita Le Van
01 42 81 25 39 | 06 20 55 35 24 | info@alv-communication.com

#AprèsJeanLucGodard

Photos en HD bit.ly/AprèsJeanLucGodard

TNS

 Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | 03 88 24 88 00 | Tarifs de 6 € à 28 € | Billetterie 03 88 24 88 24 | tns.fr

[@TNS_TheatrStras](#) | [TNS.Theatre.National.Strasbourg](#) | [TNSStrasbourg](#) | [TNS](#) | [tns_strasbourg](#)

Générique

RE-CRÉATION AU TNS | COPRODUCTION

Texte et mise en scène

Eddy D'aranjo*

Avec

Majda Abdelmalek

Nans Merieux

Volodia Piotrovitch d'Orlik

Bertrand de Roffignac

Léa Sery

Collaboration artistique

Volodia Piotrovitch d'Orlik

Scénographie et costumes

Clémence Delille

Création lumière

Anne-Sophie Mage

Dates

Du mardi 22 février au mardi 2 mars 2022

Horaires

Tous les jours à 20 h sauf samedi 26 à 16 h

Salle

Gignoux

Création sonore

Saoussen Tatah

Création vidéo

Typhaine Steiner

Régie générale, plateau, cadre vidéo

Édith Biscaro

Régie lumière et vidéo en tournée

Benjamin Trottier

Régie son en tournée

Enzo Patruno Oster

*Metteur en scène associé au TNS

Le cinéaste Jean-Luc Godard a bouleversé les codes narratifs, montré une jeunesse et sa façon d'être, de bouger, parler, qui était alors absente des écrans. Dans la seconde partie de sa carrière, il a créé un cinéma ouvertement politique. Comment cet héritage artistique peut-il se traduire au théâtre ? Que faut-il prolonger ou questionner aujourd'hui de cette œuvre ? Partant de la liberté et de la rupture qu'incarne Godard, le metteur en scène Eddy D'aranjo invente avec son équipe une forme alliant fiction et mise à jour du processus de création, où se mêlent nostalgie et nécessité de bouleverser les représentations normatives, esthétique et brutalité du réel.

Eddy D'aranjo a été élève du Groupe 44 de l'École TNS, en section Mise en scène (diplômé en 2019). Il a assisté Marie-José Malis (*Hypérion* en 2014), Julien Gosselin (*1993* en 2017, *Le Passé* en 2021) et Pascal Rambert (*Mont Vérité* en 2019). Dans le cadre de L'autre saison, il a présenté *eddy* d'après Édouard Louis en 2018 et *Les Disparitions – Désormais, n'a aucune image* d'après Christophe Pellet en 2019. Il est artiste associé au TNS ainsi qu'à La Commune (CDN d'Aubervilliers) et au Théâtre Olympia (CDN de Tours).

Une version du texte avait été créé le 19 janvier 2021 à La Commune - Centre Dramatique National d'Aubervilliers

Re-création le 22 février 2022 au Théâtre National de Strasbourg.

Production déléguée Prémises

Coproduction La Commune - Centre Dramatique National d'Aubervilliers, Théâtre National de Strasbourg, Théâtre de la Cité internationale

Avec la participation artistique du Jeune théâtre national

Avec le soutien du Fonds d'Insertion pour Jeunes Comédiens de l'ESAD - PSPBB

Avec le soutien de la Région Île-de-France

Avec le soutien de la Drac Île-de-France

Remerciements Compagnie Si Vous Pouviez Lécher Mon Cœur

Eddy d'Aranjo est le lauréat 2019 du Dispositif Cluster initié par Prémises, Office de production artistique et solidaire pour la jeune création, et est à ce titre en résidence de création et d'action artistique au Théâtre de la Cité internationale pendant trois ans.

Il est artiste associé à la Commune - Centre Dramatique National d'Aubervilliers, au Théâtre Olympia - Centre Dramatique National de Tours, et au Théâtre National de Strasbourg.

Note d'intention

Si ce spectacle est « après » et « d'après » Jean-Luc Godard, il n'est pas un spectacle « sur » Jean-Luc Godard. Il est plutôt « à côté » de lui - comme on veille un malade, peut-être.

Ce spectacle a en effet pris pour point de départ le cinéaste et ses films, mais il n'est en rien une adaptation, un commentaire ou une interprétation de son travail. Encore moins sa continuation. Il n'est ni une critique, ni un hommage. Plutôt une conversation. À mesure du travail de répétitions, nous nous sommes d'ailleurs progressivement éloignés des matériaux filmiques ou biographiques, et le spectacle n'est finalement rien de ce que nous avions d'abord pensé qu'il serait.

C'est un spectacle composite mais très simple, constitué de plusieurs séquences, chacune, suivant une théâtralité différente, cherchant, au fond : comment regarder ce qui est en train de disparaître. Ce territoire du deuil et de la mélancolie se découvre d'abord par une fiction familiale, empruntant au genre du mélodrame et au théâtre de parole (*Pleurer Jeannot*), mais qui, peu à peu, se défait et se rapproche d'une performance rituelle, regagnant le présent de la salle et l'adresse réelle au public. La seconde partie (*Un spectacle en train de disparaître*), plus proche du théâtre-récit et de la tradition documentaire, invite le réel historique et l'expérience moderne de la violence radicale pour examiner le pouvoir des images et de la représentation.

Si le spectacle n'est jamais loin de la méditation philosophique ou historique, il se veut surtout le cadre d'une expérience intime, émotionnelle et physique. Bien que plein de mots, il lui est demandé d'accomplir ce que le langage ne peut pas réaliser. Il a été pour moi l'occasion de commencer à apprendre, parfois contre-moi-même, ce que Godard appelle « penser avec les mains ». Un théâtre de la pensée, avec les mains, sensible : voilà qui serait un beau programme. C'est-à-dire, pour commencer : regarder plutôt que parler, ou, plutôt, ne parler qu'à condition de regarder.

Eddy D'aranjo
Janvier 2022



© Willy Vainqueur

Entretien avec Eddy D'aranjo

Extrait

Comment l'est venu le désir de créer un spectacle où le nom de Jean-Luc Godard figure dans le titre? Comment le situes-tu dans ton travail?

J'ai créé il y a deux ans une compagnie *Objet bleu et brutal - Recherches réalistes*, avec Clémence Delille et Édith Biscaro. Nous ne recherchons pas en premier lieu le « style » ou l'expressivité, mais, si je peux employer ce mot souvent galvaudé, la vérité. Nous nous sommes donné un programme : étendre le domaine du réalisme, en y incluant les dimensions mentales, fantasmatiques et imaginaires de l'expérience humaine, habituellement associées à un théâtre de poésie – quand le théâtre politique serait lui du côté de la description, de la littéralité, du document et de la reconstitution (stratégies que par ailleurs nous ne rejetons pas). Pour le moment, cette recherche se manifeste par des spectacles composites où se juxtaposent des théâtralités a priori antinomiques, ou du moins contradictoires. Nous espérons que ces différentes lignes tracées autour des objets dessinent, dans leur perspectivisme, leur pluralisme, une image non réduite, non simplifiée, du réel – mais accueillant ses contradictions. La fragmentation et l'éclatement sont des stratégies esthétiques qui ont souvent eu pour fonction, paradigme postmoderne oblige, de signifier l'impuissance de la représentation, la difficulté à rassembler le sens. Nous pensons qu'on peut en faire un usage inverse. À ce titre, même si sa recherche se formule en des termes très différents, le fait que Jean-Luc Godard ait multiplié, pendant plus de soixante ans, les registres, les formats et les vocabulaires, qu'il n'ait jamais cessé de chercher à étendre les possibilités techniques et formelles de son médium, était une inspiration très forte.

Dans mes précédents spectacles, créés à l'École du TNS [Groupe 44, 2016-2019], revenaient deux questions. D'abord, celle du théâtre lui-même, de sa fonction et de son pouvoir aujourd'hui. Le théâtre ne peut pas combattre les industries culturelles sur leur propre terrain. Je crois qu'on peut déclarer la mort du théâtre, du point de vue au moins de son pouvoir de prescription et d'influence. Le théâtre est nécessairement un art minoritaire et local, tout à fait décalé dans le monde contemporain globalisé. Or, Godard, qui chanta lui la mort du cinéma, n'a cessé de penser ce que le « minoritaire » pouvait, tout de même, établir comme espace contestataire, comme contre-réel, au sein d'un monde sensible et symbolique dominé par l'industrie culturelle.

Ma seconde question porte sur la « fonction-auteur » et la formation des valeurs et des catégories culturelles, sur la manière dont la culture participe au pouvoir et à la domination, même en pensant les contester. À ce titre,

Jean-Luc Godard est la figure de « l'auteur », et même du génie, en même temps qu'il n'a cessé, au cours des décennies, de mettre en cause l'évidence de cette notion – de l'expérience collective de Dziga Vertov après mai 68 [Collectif cinématographique qu'il fonda avec Jean-Pierre Gorin de 1968 à 1972], jusqu'aux *Histoire(s) du cinéma* et au *Livre d'image*, des films composés par les images des autres.

Godard sentait très fort que le monde n'était pas à la hauteur de son désir, que le cinéma était loin, encore, de ce qu'il pouvait être. Il disait que l'art devait être l'exception, face à la culture, qui est la règle. Or, ce qui est saisissant et bouleversant : il est devenu un fétiche culturel, un signe, et aimer ou admirer Godard – même sans avoir vu ses films – est finalement une position très conformiste. Il est un exemple de la culture qui avale ceux qui essaient de la détruire.

J'ai donc voulu revenir à son œuvre en me plaçant du point de vue de ce qui n'a pas été récupéré, à l'endroit du refus, de la lutte. En regardant Godard non comme un génie à admirer mais comme un individu humain, vulnérable, émotif, au fond un égal, un jeune homme qui s'est posé les questions que nous nous posons, on peut alors saisir la portée vitale de son désespoir. Saisir ce qui ne se situe pas uniquement du côté de l'échec et de la perte, mais du côté du désir et de la quête.

Peux-tu parler de la manière dont la dramaturgie du spectacle s'est élaborée?

Le projet a énormément évolué pendant le travail. J'étais parti de l'intuition que Godard avait formulé, au fur et à mesure des décennies, différentes hypothèses d'articulations entre l'art et la politique, entre l'art et la vérité, entre l'art et la philosophie – à chaque fois en étant attentif à ce que l'époque appelait ou permettait. Mon idée était, de façon chronologique, pour chacune des grandes « périodes » de son œuvre, de tenter de traduire au théâtre ces hypothèses. Ce que j'appelais des « transpositions analogiques ». Ce qu'il a fait avec les outils propres au cinéma dans les années 60, comment le faire avec le théâtre dans les années 2020 ? L'opération aurait été répétée, décennie après décennie. Il y avait une dimension laborantine, expérimentale. Le point de départ était donc une approche plutôt conceptuelle et théorique.

Mais je me suis rendu compte, par une longue fréquentation de ses films, que, chez Godard, les contradictions étaient finalement plus fortes que les résolutions. Il n'est pas aussi programmatique ou dogmatique que ce que j'avais d'abord voulu croire. J'avais réduit son œuvre à sa composante discursive.

J'avais été peut-être un peu dupe de ses propres tentatives de théorisation. Ce qui a été passionnant, c'est de faire ce chemin pour accepter un rapport moins formulé ou moins résolu et de retrouver les vraies raisons de mon amour pour ce cinéma-là. C'est-à-dire son aspect sentimental, romantique même. Les éléments lyriques, amoureux, élégiaques ont repris progressivement le dessus. Non pas pour effacer la dimension politique et réflexive, mais, je l'espère, pour l'approfondir par l'émotion.

Dans le travail concret, nous avons rejoint, à mesure, non pas le Godard qui avait notre âge dans les années 60 mais celui qui est notre contemporain, qui partage notre monde, celui qui a, aujourd'hui, 91 ans. La mélancolie s'est imposée. Je pourrais dire que la question centrale est devenue : comment prendre soin de ce qui est en train de disparaître ?

Dans le spectacle, la disparition et la mélancolie prennent différentes formes. Dans la première partie, celle d'une fiction très intime, familiale puis, dans la deuxième partie, celle d'un récit historique, politique, qui explore les dimensions du deuil et de la mémoire par l'examen de l'expérience collective du XX^e siècle et de sa violence radicale.

Dans la première partie, intitulée *Pleurer Jeannot, des membres d'une famille élargie se retrouvent dans le lieu d'habitation d'un vieil homme. Comment l'est venue l'envie d'écrire cette fiction familiale?*

Au départ, je n'avais pas du tout prévu d'écrire une pièce. J'avais imaginé mêler des scènes adaptées de films de Godard à de « l'écriture de plateau » composée avec l'équipe à partir des protocoles que j'ai évoqués, et des matériaux réflexifs écrits par moi mais non-fictionnels – une sorte de documentaire du travail en train de se faire.

L'espace a joué un rôle très important dans l'apparition de cette fiction. Clémence Delille, à la fois scénographe et costumière, a conçu ce lieu hybride : à la fois un espace du quotidien, un bureau, un lieu d'archives et un atelier d'images argentiques. C'est un lieu de l'ordinaire et de la mémoire, à la fois réflexif - un atelier de travail - et élégiaque, qui possède aussi une dimension muséale. Un espace de fabrication du souvenir. La scénographie a précédé la fiction. Notre intuition était qu'il fallait déménager cet espace, le vider – partir de l'idée que quelque chose se finit. Et cela nous a amenés à penser à ces expériences simples et déchirantes qui succèdent au deuil : ce que l'on fait des vêtements, des photographies, des objets. Ce que l'on garde, ce que l'on donne, ce que l'on brûle. J'avais d'abord écrit une sorte de canevas, une fiction très minimale et hyperréaliste, avec beaucoup de silence et de small talk – qui est devenu un support pour faire exister des personnages.

Au fur et à mesure du travail avec les acteurs et actrices, je suis arrivé en répétitions avec de plus en plus de textes : des choses que j'écrivais et d'autres de

différentes provenances. À un moment, j'ai sauté le pas et j'ai écrit une pièce, un texte s'est construit, avec des personnages. Finalement, commencer par vraiment « faire du théâtre » avant de le « défaire » m'a semblé l'opération la plus juste. Il y a dans cette première partie une forme de naïveté, une innocence. C'est une fausse piste, mais aussi une manière de s'autoriser le chant. Dans cette fiction, des jeunes gens appartenant à la famille de Jeannot – directement ou par alliance – se retrouvent. On est dans une forme en apparence conventionnelle de fiction théâtrale : il y a des dialogues, une linéarité, les personnages viennent accomplir ou résoudre quelque chose de leur vie...

Tu as créé des personnages qui abordent tous les sujets sans filtre, qui s'interrogent et interrogent les autres dans ce qu'il y a de plus intime. Comment as-tu conçu leur rapport à la parole?

Effectivement, mon intuition a été d'écrire des personnages qui ne mentent pas, qui ne cachent rien. Dans le moment du deuil ou de l'abandon – quand quelque chose est en train de disparaître en nous – les liens qui nous ont constitués, au moment où ils s'effondrent, apparaissent dans leur vérité. Le manque nous fait sentir avec violence ce qui a été. À ce titre, le deuil est une expérience de la vérité.

Les personnages s'autorisent à la transparence des sentiments, comme s'ils étaient en capacité de tout dire. Dans cette parole, il y a à la fois un élément émotionnel très fort et un aspect définitif. Avec les acteurs et actrices, on se disait beaucoup que les personnages sont dans l'effort de nommer avec le plus de précision possible le sentiment, qui n'est en lui-même ni mystérieux ni opaque. Ce n'est pas la nature du sentiment mais le chemin pour le nommer qui est recherché par l'énonciation. Ce sont des échanges très directs et l'altérité de l'adresse, la présence du confident, est la condition pour que cette parole puisse s'exprimer. C'est d'une certaine manière ce qui est conservé du lyrisme de Godard : à la fois la proximité avec le sentiment et une forme de concision, ou plutôt de condensation violente.

L'écriture n'est donc pas la restitution du mode conversationnel, troué ou ambivalent, mais davantage une utopie de la parole : ils se parlent comme on aimerait pouvoir et savoir se parler. Le deuil crée souvent une forme de sidération, où les mots et les choses se disjoignent et ne peuvent plus se rejoindre. La convention théâtrale, par son artificialité, peut peut-être offrir un espace de compensation, une coïncidence éphémère du sentiment et de la parole. Cette coïncidence du mot et du sentiment va ensuite se distendre, et la capacité d'expression se compliquer à mesure que le spectacle se poursuit.

On ne sait pas tout du passé des personnages, mais la notion d'être « adapté » ou non est centrale...

Effectivement, ce sont des personnages qui ont fui

quelque chose, qui ont essayé, chacun à sa manière, de construire leur marge ou leur espace de résistance – parfois politique, parfois strictement intérieur. Ils ont chacun une manière d’être dedans et dehors, de tenir dans la contradiction.

Je lie cette idée au fait que la « famille » représentée est bizarre et dysfonctionnelle, moderne dans le sens où, même s’il existe des liens biologiques, il s’agit aussi, en partie, d’une famille « choisie », ce que connaissent bien les dissidents à la reproduction du modèle hétéropatriarcal. Les liens sont recomposés de façon libre et volontaire. Les personnages ne reconduisent pas le modèle familial hérité. C’est au fond, une autre manière d’indiquer cette tension, propre au deuil, entre la volonté et le refus des liens.

[...]

Jeannot est l’absent dont chacune et chacun parle depuis le début. Une bascule s’opère lorsqu’il « réapparaît ». On est alors dans un tout autre style de parole – qui s’efface au profit de l’exposition du corps de Jeannot, de sa faiblesse. Que représente pour toi cette séquence ?

Les premières scènes de la pièce laissent à penser que Jeannot est mort. Du point de vue de la théâtralité, il y a effectivement une rupture quand celui-ci revient. Une autre réalité surgit, dont on ne sait pas si elle est la continuité de la fiction ou son pendant fantasmagorique et symbolique.

Il y a une suspension de la convention temporelle : on revient au présent de la représentation et dans le partage de l’espace de la salle avec le public. Le réalisme se retrouve aussi en effet dans l’économie de la parole. On se confronte à ce qu’elle peut ou ne peut pas, dans une situation relativement extrême... La vieillesse, le crépuscule de la vie, dans sa nudité, dans la crudité de son réel.

La question de la prise en charge de la vulnérabilité du corps m’importe beaucoup. J’avais déjà travaillé sur ce sujet lors d’un atelier mené avec les élèves de l’ESAD à Paris, à partir des Suppliants de Jelinek. Dans mon travail sur Les Disparitions [de Christophe Pellet, mis en scène dans le cadre de l’École du TNS et programmé dans L’autre saison en 2019], il était aussi question de soins accomplis par les acteurs et actrices, que nous appelions des « rituels » – rituels strictement matérialistes. Les acteurs ne sont plus convoqués dans leur capacité d’interprétation ou d’incarnation, mais en tant que sujets qui accomplissent des gestes réels, dont ils attendent, pour eux-mêmes, une transformation intérieure. Ils utilisent la puissance de la convention et de l’artifice pour résoudre sur un plan symbolique une violence que le réel social ne peut pas résoudre. Cela s’inscrit aussi dans une histoire de la danse et de l’art contemporain, de la task performance ou de la « non-danse », des manières de repousser les limites de ce qui était jugé digne d’intérêt, digne d’attention – autrement que du côté de la virtuosité ou du spectaculaire.

J’essaie, dans ce spectacle, d’intégrer ce régime d’actes et de gestes réels à un cadre fictionnel minimal, qui continue de fonctionner comme médiation et distance. Pour le spectateur, il s’agit de voir un acte à la fois dans sa dimension performative et comme support à l’imaginaire. Il y a un acte réel et un acte imaginaire qui coïncident. C’est le principe même du théâtre, bien sûr, nous n’inventons rien : mais on en met ici à nu le fonctionnement. C’est aussi une manière de renouer avec l’histoire de la tragédie et la dimension cathartique de la représentation théâtrale : l’accueil de la négativité et de la violence par l’artifice.

Il y a aussi, dans cette scène, ce paradoxe que « l’hyper-auteur » est l’être le plus vulnérable possible – un être radicalement dépendant des autres. On retient souvent de Godard la figure de l’artiste visionnaire, exceptionnel. Alors que toute son œuvre est traversée d’une volonté de disparaître ou de se disséminer. Je crois en fait qu’il est un auteur en creux, négatif, un auteur pauvre, plutôt qu’un auteur puissant. Dans *JLG/JLG*, il dit : « Il ne reste plus de moi que l’homme qui a froid et cet homme appartient à tous. » Cela a été notre manière d’établir avec lui un rapport d’égalité. Le figurer du point de vue de son humanité commune plutôt que de celui de son exceptionnalité a été une clé.

[...]

Peux-tu parler de la deuxième partie ? Elle s’intitule *Un spectacle en train de disparaître* et tu l’as co-écrite avec Volodia Piotrovitch d’Orlik, qui joue Jeannot puis, ici, son propre rôle - du moins, il se présente avec son propre nom. On entre ici dans le discours direct. La première séquence, intitulée « je vous raconte quand même », évoque la façon dont vous regardez le parcours de Godard et ce qui vous a traversé durant l’élaboration du spectacle...

Dans la seconde partie, documentaire et performative, qui commence alors, Volodia revient seul en scène. La lumière change, elle souligne la matérialité de l’architecture, la coprésence du plateau et de la salle. Volodia travaille dans une porosité sensible avec la salle. Il y a d’ailleurs étrangement un prolongement de la première partie dans ce sens d’une transparence de l’émotion. Cette seconde partie a un aspect discursif très fort, presque didactique. Dans cette configuration spécifique, nous cherchons à faire l’expérience d’une réflexivité propre au théâtre. De même que Godard dans ses films, cherche la réflexivité propre au cinéma.

Ici, il est question de la distinction que fait Godard entre l’art et la culture et du caractère oppositionnel de son travail. Cela m’importe beaucoup : la manière dont on peut inventer des symbolisations, des formalisations qui ne reproduisent pas le monde dans son injustice et dans son malheur, qui invitent à d’autres articulations sensibles, d’autres hypothèses d’organisation sociale.

En même temps, nous essayons de ne pas nous complaire dans le fantasme ou l’autosatisfaction et de nommer ce qui est, les conditions réelles et contradictoires de la représentation, et l’inévitable écart entre le projet et l’acte.

Nous nous sommes beaucoup intéressés à la période explicitement révolutionnaire de Godard, quand il a créé le Groupe Dziga Vertov. Il y aurait beaucoup à en dire mais, pour faire simple, l’idée est que le cinéma révolutionnaire doit, en même temps qu’il propose des expériences sensibles neuves, être une éducation du spectateur à la fabrication de l’image, rendre attentif aux conditions de la fabrication du film. C’est une application au cinéma des idées de Brecht sur le théâtre. Une école du matérialisme dialectique par un art qui se commente lui-même et met à nu ses contradictions et le fonctionnement de la culture – souvent avec humour. De là est né le récit, fait ici par Volodia, de versions antérieures du spectacle. Il met en partage la mémoire du spectacle lui-même, en même temps qu’il fait revenir le « vrai » Jean-Luc Godard, auquel nous n’accédions jusqu’ici que par son double lointain.

Puis, dans la deuxième séquence, « cinéma = mort », la dimension mémorielle se prolonge mais à un tout autre niveau : historique, collectif et tragique. Volodia va s’installer à un bureau, derrière un châssis ; invisible, il est filmé et son image nous parvient par la médiation de l’écran. Dans cette séquence, il dit : « Le cinéma est mort d’avoir failli à sa mission : montrer, et dessiller nos yeux qui ne voient pas. Ou ont beau voir, ne veulent pas regarder. Et là où le cinéma lui-même a échoué à être ce qu’il aurait dû être, c’est très exactement, dit Godard, les camps d’extermination de la Deuxième Guerre mondiale. » Puis il parle des quatre photographies prises à Auschwitz par un membre d’un Sonderkommando, en août 1944.

Comment, dans le processus d’écriture, es-tu arrivé à vouloir parler de ces quatre photos prises clandestinement à Auschwitz-Birkenau ?

Cette méditation sur l’image, et ici sur l’image des camps, appartient pleinement à Godard. Elle est obsessionnelle chez lui, et a aussi un statut paradigmatique : quelle est la capacité du cinéma ou de l’image à dire le réel ? La question est présente dès les années 1960, mais se condense et s’explicité à partir des années 1980 et se formule avec une grande force dans les *Histoire(s) du cinéma*.

Il y a eu, dit-il, une possibilité historique de faire exister ensemble le projet esthétique et le projet éthique. Et cette possibilité que le cinéma offrait – par ses capacités techniques propres, et particulièrement par sa capacité d’enregistrement – a été ratée. Il y a eu un ratage éthique : l’art qui devait nous aider à voir a été aveugle. Alors, reste-t-il la possibilité de sauver quand même, malgré tout, quelque chose ? Au fond, on ne sait pas si le geste de Godard a pour lui valeur de réparation, ou s’il est un constat d’échec définitif...

Ce problème de l’image des camps a donné lieu à un débat très profond entre Jean-Luc Godard et Claude Lanzmann. L’un dit qu’il faut montrer, qu’on peut montrer, l’autre que c’est impossible, indécent, illusoire. Il me semble que Godard, en refusant l’interdit de la représentation, tient au fond une position plus inconfortable que celle de Lanzmann. Selon Godard, pour penser, il faut voir. Alors que Lanzmann pense que voir peut empêcher de concevoir, parce que l’imagination – ouverte par le récit et le langage – est forcément plus vaste que l’image. Or, pour Godard, ce « forcément plus » existe justement par la confrontation à la limitation de l’image : c’est la confrontation à cette limitation qui permet au réel d’être saisi – même dans son absence ou son impossibilité.

C’est un débat très sérieux et complexe qui, évidemment, concerne très directement la photographie et le cinéma – du fait de l’enregistrement, de leur capacité nativement documentaire –, mais qui concerne aussi le théâtre, dans sa tension constitutive entre l’image et le récit, l’écoute et la vision.

Cette méditation est aussi née du travail et du livre de Georges Didi-Huberman, *Images malgré tout* [Les Éditions de Minuit, 2004], consacré à ces photographies. Nous nous inscrivons dans ses pas. Nous mettons en place une dialectique très simple entre le récit et l’image. Ce que nous essayons, dans la juxtaposition de ces photographies et de Volodia en position de « narrateur », c’est de faire se succéder différents états de la relation entre les images et le récit. Il y a d’abord un récit sans images, puis des images sans récit, puis des images commentées. Ce n’est pas présenté de manière ostentatoire, mais c’est un moment où on peut faire l’expérience de ces différentes relations.

Je te raconte cela ainsi mais la proposition n’est bien sûr pas née comme une tentative de résolution théorique. Il s’agit avant tout d’un travail sensible, d’un travail de mémoire, la constitution d’un espace partagé de pensée dédié aux morts.

Le spectacle fait intervenir, à plusieurs niveaux, la question de l’irreprésentable : comment est-ce qu’on représente les morts ? Il y a ce moment central du « soin » – qui se situe à la frontière entre la vie et la mort –, où il s’agit pour nous d’être au plus près du réel, mais avec des outils artificiels, théâtraux, en assumant qu’écart et réalisme sont une et même chose. Et il y a ce dernier moment, où l’on est plutôt face à l’absence, à une représentation impossible. Mais une représentation malgré tout.

Eddy D’aranjo

Entretien réalisé par Fanny Mentré, collaboratrice littéraire et artistique au TNS, le 11 mars 2021

Version intégrale à retrouver dans le programme de salle

Pleurer Jeannot (fiction)

Première partie | Extrait

ANNA.

Vous savez, je travaille déjà depuis longtemps. Je ne suis plus surprise de la résistance des organes.

Ceux que je soigne sont blessés. Parfois, la blessure est identifiable, on peut la mesurer, appliquer des onguents, des pansements, ou la diminuer par un traitement chimique. Et parfois, comme pour votre oncle, la blessure est devenue le corps, l'expérience de la vie.

La douleur est une énigme simple. C'est un circuit électrique. La révolte de la matière vérifie l'unité du corps et de l'esprit. La douleur, le chiffre un. Enfant déjà, j'étais fascinée par les cours de biologie, les magazines de vulgarisation scientifique, les documentaires où l'intérieur du corps apparaît en images de synthèse fluorescentes. Mon historique YouTube est plein de cercles violets avançant au ralenti sur des fonds liquides, l'abstraction de la géométrie devenue cinéma, la joie vitale du mouvement pur.

On peut tout expliquer des causes de la douleur, et rien du refus primitif qui l'accompagne, l'émotion de la fuite identifiée à un réflexe

de survie. Le plus mystérieux, le plus beau, c'est que la douleur se manifeste par un ensemble de milliers de faits électriques minuscules, chacun, observé en lui-même, entièrement dépourvu de signification morale. La transmission nerveuse de l'information, l'étendue gigantesque de tissu mobilisée, tout cela est neutre du point de vue humain, un simple trait de lumière indifférente au milieu de l'obscurité des cellules. C'est un processus mécanique simple, libéré de la réflexion. Le sentiment n'est que le terme du trajet, l'éclosion finale, en retard sur le corps de quelques millièmes de seconde, le temps pris par la moelle pour diriger vers le cerveau les données objectives. La glande pinéale est le nom complet de la mélancolie. L'écho transmis du chant des cavernes premières.

L'inquiétude de la douleur et l'apparition de la conscience coïncident. Il n'y a qu'à voir hurler un chien pour savoir que le mal est une expérience chimique, que la morale est la conséquence de mouvements électriques recommencés et hostiles.



© Willy Vainqueur

Un spectacle en train de disparaître

Deuxième partie | Extrait

Bonsoir.

Je m'appelle Volodia Piotrovitch d'Orlik.

C'est la première fois que je suis payé pour faire mon métier : acteur.

Je voudrais ne jamais avoir à faire sur scène des choses dégradantes, ou que je jugerais bêtes, trop éloignées de mes pensées, ou de mon sentiment.

C'est ce qui me touche chez Jean-Luc Godard : il essaye de rester intègre, et sensible. Je crois que ce n'est pas aussi facile qu'on le pense. Parfois, dans le passé, il m'est arrivé, quand je jouais, de ressentir de la culpabilité, comme si j'étais en train de mentir.

Là, j'essaie de ne pas jouer. C'est difficile.

Il nous reste un peu de temps à passer ensemble. Le temps, ça passe, et ça revient ; c'est passé, ça revient. Et ce soir, nous essayons de nous en souvenir.

La feuille de salle indique que je suis aussi collaborateur artistique. Cela veut dire que j'ai participé à l'écriture de ce spectacle (j'ai par exemple écrit ce que je suis en train de dire) et à la conception de son décor.

J'en suis donc, moi aussi, un peu l'auteur.

Moi, pas Godard.



© Willy Vainqueur



© Willy Vainqueur

La compagnie

Edith Biscaro, Clémence Delille et Eddy D'aranjo se sont rencontrés en 2016 à l'École du TNS et sont lauréats de Cluster #3 (mars 2019). Accompagnés par Prémises, ils sont en résidence pendant trois ans au Théâtre de la Cité Internationale (Paris). Après *eddy*, performance documentaire semi-autobiographique, d'après les romans d'Édouard Louis, présenté au Théâtre National de Strasbourg en 2018, la compagnie continue de sonder les possibilités d'un théâtre politique contemporain. Le passé et le présent s'y regardent et s'y confrontent, mêlant fiction, documentaire et performance.

Premier manifeste

PROGRAMME

1. Notre compagnie pratique un art soucieux des questions politiques contemporaines, des situations ordinaires de la vie, de la visibilisation de la violence sociale et de l'inscription des voix et des corps minoritaires dans l'espace public.
2. Nous cherchons à inventer un nouveau réalisme, fait de notre monde et sa violence, mais à distance du naturalisme mimétique et de la reconduction des catégories et des représentations disponibles.
3. Le réel n'est ni seulement ce qui est, ni seulement ce qui a été.
4. Nous reconnaissons dans la tradition du théâtre d'art, nous cherchons à réveiller le médium théâtral en en repensant les catégories élémentaires.
5. Nous ne croyons pas aux fausses oppositions.
 - 5.1 Ainsi, le théâtre, c'est de la performance.
 - 5.2. Ainsi, la performance est un système de règles et de conventions.
 - 5.3. Ainsi, notre théâtre est performatif, c'est-à-dire réel, c'est-à-dire documentaire.
6. Ce faisant, nous cherchons un théâtre qui transforme le monde.

MÉTHODE

1. *Le travail de la compagnie se nourrit d'enquêtes et de matériaux documentaires, d'une attention particulière aux travaux scientifiques et philosophiques contemporains.*
2. *Etre réalistes, ce n'est pas reconduire le réel, mais en inventer de nouvelles possibilités. Nous sommes brechtiens et nous croyons à la poésie.*
3. *La littérature moderne et contemporaine est notre point d'ancrage et de pensée.*
4. *Nous travaillons au présent, dans une attention soutenue au contexte de production et d'énonciation de notre travail. Aucune catégorie n'a pour nous d'évidence.*
5. *Nous n'accomplissons sur scène que des actions réelles.*
 - 5.1. *Chaque représentation doit comporter une nouveauté, c'est-à-dire un événement.*
 - 5.2. *Nous n'improvisons pas. Nous croyons au pouvoir de la répétition, et nous disons qu'elle ne s'oppose pas aux actions vraies.*
 - 5.3. *Nous ne mentons pas.*
6. *L'acteur est celui qui est capable d'actes.*

Novembre 2019

Eddy D'aranjo

Parcours

Eddy D'aranjo intègre l'École normale supérieure (Ulm) en 2013, où il étudie la philosophie contemporaine et la dramaturgie. Il assiste Marie-José Malis sur *Hypérion* et développe ses propres travaux, notamment à partir des textes de Claudel, Brecht ou Schwab. Il entre ensuite à l'École du Théâtre National de Strasbourg (Groupe 44, 2016-2019). Dans le cadre de sa formation, il assiste Julien Gosselin sur *1993*, puis Pascal Rambert sur *Mont Vérité*. Il crée également *eddy*, performance documentaire et semi-autobiographique, d'après *En finir avec Eddy Bellegueule* et *Histoire de la violence d'Édouard Louis*, puis *Les Disparitions – Désormais, n'a aucune image*, d'après Christophe Pellet. En février 2020, il crée *Les Suppliants*, d'après Elfriede Jelinek, avec les élèves de l'ESAD. Sa recherche, qui mêle littérature, documentaire, anthropologie et performance, propose des formes composites, cherchant à étendre et interroger la notion de réalisme et les cadres et les outils du théâtre critique, en y incluant en particulier les dimensions mentales, symboliques et fantasmatisques de l'expérience. Eddy D'aranjo est artiste associé à La Commune, au Théâtre National de Strasbourg, et, depuis janvier 2021, au Théâtre Olympia de Tours, où il élabore un projet de co-association original avec Camille Dagen et Emma Depoid (Compagnie Animal Architecte).

Il travaille également en tant que dramaturge auprès de Julien Gosselin, récemment sur *Le Passé*, créé au TNS en septembre 2021, et sur *Histoire de la littérature allemande*, qui sera créé à la Volksbühne, à Berlin, en mai 2022.

Les collaborateur·rice·s artistiques

Majda Abdelmalek Actrice

Elle se forme au Théâtre National de Strasbourg, au sein du Groupe 45 en section jeu (2017-2020), durant ses études elle joue dans les travaux présentés par les élèves dramaturges ; Simon-Élie Galibert *Au Château d'Argol* de Julien Gracq (2018), Eddy D'aranjo *Les Disparitions, Désormais n'a aucune image* de Christophe Pellet, Baudouin Woehl *Joyeux animaux de la misère* de Pierre Guyotat (2019). Elle joue dans *Après Jean-Luc Godard, je me laisse envahir par le Vietnam* d'Eddy D'aranjo à La Commune d'Aubervilliers et dans *Dekalog* de Krzysztof Kieślowski mis en scène par Julien Gosselin.

Édith Biscaro Régie générale, régie plateau et cadre vidéo

Elle a travaillé sur des projets de Vincent Macaigne et Blandine Savetier et a assisté récemment Kelig Le Bars sur un spectacle de Clément Poirée. Elle collabore également avec la compagnie Animal Architecte et Daphné Biiga Nwanak.

Clémence Delille Scénographie et costumes

Après des études à l'École supérieure des arts décoratifs à Strasbourg (2013-2016) puis une formation en scénographie et costumes à l'École du Théâtre National de Strasbourg (2016-2019), elle fonde en 2015 le Théâtre des trois Parques avec sa sœur Julie, associé à Equinoxe, Scène Nationale de Châteauroux et à la Maison de la Culture de Bourges. Elle a notamment travaillé avec Pascal Rambert : *Mont vérité, Architecture* (2019), Gaëlle Bourges : *Le Bain* d'après *Diane au bain* et *Suzanne et les vieillards* (2018), Guillaume Vincent : *Love Me Tender* et *Callisto et Arcas* (2018), Madeleine Lelouarn : *Opérette* de Witold Gombrowicz (2020), elle assiste la costumière Marie La Rocca pour l'opéra *La Scala di Seta* mis en scène par Ludovic Lagarde (2020).

Nans Mérieux Acteur

Après une formation de commissionnaire de transport maritime, il entre en 2015, au Conservatoire Régional d'Aix-en-Provence. La même année, Nans est admis à l'Atelier Régional de Pratique de l'Acteur - ARPA - dirigé par Éric Louis, Nadia Vonderheyden et Catherine Baugué, puis intègre l'École Régionale d'Acteur de Cannes et Marseille - ERACM - de 2016 à 2019. Tout au long de son parcours, il travaille avec Agnès Régolo, Renaud-Marie Leblanc, Richard Sammut, Jean-Jérôme Esposito, Julie Lucazeau, Annie Mercier, David Lescot, Judith Depaule, Alain Zaepffel, Emma Dante, Claude Duparfait, Clara Le Picard, Guillaume Cantillon, Catherine Germain, Jean-Christophe Meurisse, Gurshad Shaheman.

En septembre 2021, Nans intègre l'ensemble artistique du CDN de Tours sous la direction de Jacques Vincey où il participe à la création de *Grammaire des Mammifères* et fait la rencontre des artistes associés Emma Depois, Camille Dagen, et Eddy D'aranjo.

Volodia Piotrovitch d'Orlik Acteur et collaborateur artistique

Après des études de littérature, il suit une formation à l'ESAD (École Supérieure d'Art Dramatique de la ville de Paris) auprès notamment de Julie Bérés, Guy-Pierre Couleau, Marie-José Malis, Caroline Marcadé, Eloi Recoing. C'est là qu'il rencontre Eddy D'aranjo, lors d'un atelier autour de Robert Walser puis lors de la mise en scène du spectacle *Les Suppliants* d'Elfriede Jelinek. Depuis sa sortie de l'école en 2020, il travaille avec Eddy D'aranjo en tant qu'acteur et dramaturge, pour *Après Jean-Luc Godard*, ainsi que pour *Pétrole*, seul en scène écrit à quatre mains à partir de l'œuvre de Pier Paolo Pasolini, qui sera présenté au Théâtre de l'Athénée en novembre 2022. Avec l'Orchestre de chambre de la Drôme, il conçoit, écrit et joue *Le concert Chopin* (mai 2022).

Bertrand de Roffignac Acteur

Après des études de philosophie puis musicales au conservatoire du 11^e arrondissement de Paris, il entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (2013-2016) où il suit les enseignements de Nada Strancar, Stuart Seide, Georges Lavaudant, Daniel Mesguisch... Il a joué au théâtre sous la direction d'Olivier Py *La jeune fille, Le diable et le moulin, Le Cahier noir* ; Pauline Bureau (texte et mise en scène) *Hors la loi* à la Comédie-Française ; Dieudonné Niangouna *Trust/Shakespeare/Alléluia* (2019).

Il a mis en scène *Cela s'appelle la tendresse* d'Albert Camus (2016), *The Young Girl The Devil and the Mill* d'Olivier Py (2019), ses propres textes *Four Corners of A Square With Its Center Lost* (2018) et *Fils de chien, trois accès de rage* (2020). Au cinéma il a tourné avec Maxence Tasserit *L'Original* (2017), Yann Gonzalez *Un Couteau dans le cœur* (2018), Alexia Walther et Maxime Matray *Bêtes blondes* (2019).

Léa Sery Actrice

Léa intègre le Conservatoire de Nantes en 2015 où elle se forme aux côtés d'Émilie Beauvais. En 2017, elle entre en section jeu à l'École du Théâtre National de Strasbourg (Groupe 45). Elle y travaille entre autres avec Valérie Dréville, Julien Gosselin, Stanislas Nordey, Laurent Poitrenaux, Loïc Touzé. En 2020, elle participe au *Dekalog*, d'après les récits de Krzysztof Kieślowski, adapté et mis en scène par Julien Gosselin. En 2021, elle joue dans *Lecture américaine*, écrit et mis en scène par Daphné Biiga-Nwanak et Baudouin Woehl au Théâtre de la Cité Internationale à Paris. La même année, elle interprète un solo : *Romance*, de Catherine Benhamou, mis en scène par Mathilde Waeber, dans le cadre d'une tournée de théâtre en appartement avec la Comédie de Colmar. En 2022 elle est dans *Après Jean-Luc Godard - Je me laisse envahir par le Vietnam*, écrit et mis en scène par Eddy D'aranjo au Théâtre National de Strasbourg. Elle interprète également *Les Conseils Arlequins* mis en scène par Sylvain Creuzevault sur les territoires de Colmar et Reims. En 2023, elle sera dans la création *Des Femmes qui nagent*, écrit par Pauline Peyrade et mis en scène par Émilie Capliez. Léa Sery fait partie de la Jeune troupe de Colmar à Reims depuis 2021.

Typhaine Steiner Vidéo

Après de multiples expériences dans les arts plastiques et appliqués, Typhaine Steiner se tourne vers les techniques du théâtre. Après l'obtention d'un master en Études Théâtrales à l'université du Mirail, elle intègre la section Régie-Création à l'École du Théâtre National de Strasbourg. En plus des projecteurs, elle apprend à manier d'autres outils du théâtre. Elle fait la régie vidéo pour la création du *Dekalog* (2020) mis en scène par Julien Gosselin, spectacle de sortie du Groupe 45 du TNS. Alors diplômée, elle assiste Quentin Vigier sur la création vidéo de *Ils nous ont oubliés* mis en scène par Séverine Chavrier (2022), présentée au TNS en juin 22. Elle accompagne aussi le Théâtre Radeau en régie lumière sur la création de *Par Autant* (2022) mis en scène par François Tanguy.

Saoussen Tatah Son

Formée à la Fémis, (section son), Saoussen Tatah est ingénieure du son, monteuse son pour le cinéma, réalisatrice de podcasts et de contes de guérison. Depuis 2019 elle est aussi créatrice sonore pour le théâtre. Elle travaille avec Marie-Stéphane Imbert, Sonia Ben Slama, Animal Architecte et Eddy D'aranjo. Elle réalise en 2022 son premier court-métrage dans le désert du sud-est du Maroc, *Namrai*.



© Willy Vainqueur

DANS LE MÊME TEMPS

BERLIN MON GARÇON

Texte Marie NDiaye*
 Mise en scène Stanislas Nordey
 24 fév | 5 mars
 Salle Koltès

SPECTACLES SUIVANTS

JE VOUS ÉCOUTE

CRÉATION AU TNS

Texte et mise en scène Mathilde Delahaye*
 3 | 10 mars
 Hall Grüber

LES FRÈRES KARAMAZOV

Texte d'après Fédor Dostoïevski
 Mise en scène Sylvain Creuzevault
 11 | 19 mars
 Salle Koltès

mauvaise

Texte debbie tucker green
 Mise en scène Sébastien Derrey
 23 | 31 mars
 Salle Gignoux

LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR

Texte Marivaux
 Mise en scène Alain Françon
 24 mars | 1^{er} avril
 Salle Koltès

PENDANT CE TEMPS DANS L'AUTRE SAISON...

Entrée libre

Réservation obligatoire
 au 03 88 24 88 00 ou sur tns.fr
 (ouverture des réservations 1 mois avant l'événement)

Samedis du TNS

RENCONTRE AVEC MARIE NDIAYE

Échanges avec l'artiste associée
 autour de *Berlin mon garçon*
 Sam 26 fév | 14h30 | Salle Koltès

Évènements de l'École

COLOSSE

Texte Marion Stenton
 Mise en scène Antoine Hespel
 Avec les élèves du Groupe 46
 Mer 16, jeu 17 et sam 19 mars | Salle Gignoux

*Artistes associé-e-s au TNS